



**HAL**  
open science

## LA MEDITERRANEE A FEU ET A SANG

Paul Carmignani

► **To cite this version:**

Paul Carmignani. LA MEDITERRANEE A FEU ET A SANG. LA MÉDITERRANÉE À FEU ET À SANG : POÉTIQUE DU RÉCIT DE GUERRE , P. Carmignani; J-Y Laurichesse; J. Thomas, May 2005, Perpignan & Collioure, France. pp.11-21. hal-01737038

**HAL Id: hal-01737038**

**<https://hal.science/hal-01737038>**

Submitted on 19 Mar 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

## LA MÉDITERRANÉE A FEU ET A SANG

P. CARMIGNANI

**E**n abordant l'étude du *Mare Nostrum* par le biais des sens, les deux précédents colloques internationaux organisés par le VECT – “*Saveurs, senteurs : le goût de la Méditerranée*” (novembre 1997) et “*Rythmes et lumières la Méditerranée*” (mars 2002) – ont donné l'image d'une Méditerranée pacifique, mère des arts et des sciences, et promotrice d'un art de vivre qui exerce aujourd'hui encore une puissante fascination sur nos esprits. La vision de la Méditerranée sous son aspect de « machine à faire de la civilisation » (P. Valéry) en est sortie renforcée, mais s'en tenir là reviendrait à figer cette “*terre-mer*” dans une représentation incomplète et fallacieuse : il convient, à présent, d'aborder l'autre visage de la Méditerranée, non pas sa face solaire, mais sa face d'ombre tragique, sanglante et barbare, c'est-à-dire la Méditerranée dans son rapport primordial non plus au *Logos*, à l'harmonie et à la concorde, mais à l'excès, à la démesure et à “*Ἔρις*”, la discorde et la violence guerrière. Occasion de rappeler que la Méditerranée, trop souvent placée sous l'invocation d'Apollon et d'Aphrodite, est aussi fille d'Arès et soumise au redoutable principe héraclitéen selon lequel « Le Combat est Père et Roi de tout ». En effet, le monde méditerranéen a été – et, malheureusement, reste aujourd'hui encore – déchiré par de violents conflits : batailles, massacres, croisades, *djihâds*, expéditions diverses, guerres civiles et coloniales ont ponctué son histoire mouvementée.

Ce nouveau colloque sera l'occasion de s'intéresser à la Méditerranée belliqueuse et cruelle, celle qui échappe à l'emprise de la raison et de la mesure pour cultiver « le savoir du rang. Et du sang » (M. Serres), et tombe ainsi sous le coup de l'*hétérologie* entendue au sens de « science de ce qui est tout autre », pensée de la déchirure, savoir de l'excès, de la violence et de la transgression.

Il ne s'agira point cependant de faire œuvre d'historien ou de sociologue mais d'apporter à la *polémologie*, science de la guerre en tant que phénomène social, le complément indispensable d'une *polémographie* ou étude des discours littéraires ayant la guerre pour objet. Nous interrogerons l'empreinte que ces conflits ont laissée dans les livres (chroniques, carnets de guerre, mémoires, témoignages et œuvres de fiction) ou plutôt, renversons la perspective : nous intéressera au premier chef le face-à-face des écrivains – acteurs, témoins ou créateurs – avec la guerre, ce *summum* de la dilapidation ou de la dépense improductive, qui marque l'irruption de l'inhumain et de la barbarie dans la trame paisible de la vie sociale, et relève de l'ordre de l'*hétérologie* au sens bataillien du terme (la réalité *hétérogène* est celle de la *force* et du *choc* ; elle se présente comme une *charge*).

Notre approche, qui se veut résolument littéraire, privilégiera la technique narrative ; elle s'inscrit fermement dans le cadre de la *poétique* (théorie généralisée de la littérature ou rhétorique restreinte) ou mieux encore de la *poiétique* « le faire qui s'achève en quelque œuvre » (P. Valéry). Est ainsi clairement posée la problématique centrale du récit de guerre, c'est-à-dire la confrontation de l'écrivain avec une expérience-limite – une expérience pour ainsi dire muette encore –, qu'il s'agit d'amener à l'expression de son propre sens : comment traduire en mots et en images la guerre, cette « horreur sans phrase [...] ce chaos de viande » ? Il est, en effet, « un degré de l'inhumain où le langage romanesque perd ses droits » (J. Hervier) et ses puissances.

La guerre, phénomène singulier, relèverait de la catégorie de « l'Idiotie » au sens originel d'*Idiotès* (seul de son espèce) que le philosophe C. Rosset a tiré de l'oubli pour désigner « tout être unilatéral dont le complément en miroir n'existe pas ». Étant sans reflet ni double, la guerre échapperait ainsi à la représentation comme le réel, qualifié d'idiot, auquel « il manque tout autre chose à partir de quoi l'interpréter » ; alors, comment l'écrivain aux prises avec un matériau par nature rebelle à toute expression s'y prend-il pour aborder son sujet ? Maintes fois, par la voie la plus inattendue et la plus paradoxale, non pas celle du réalisme poussé à son paroxysme – comme on pourrait s'y attendre – mais, par une stratégie narrative impliquant le détour par l'imagination, qui fournira au phénomène unilatéral qu'est la guerre le complément en miroir lui faisant défaut. Mais n'est-ce pas là la fonction essentielle de la littérature, qui vise moins à copier le réel qu'à le doubler ? En outre, pour maîtriser son sujet, l'écrivain devra souvent « inventer dans la langue une nouvelle langue, une langue étrangère » (G. Deleuze), c'est-à-dire son propre idiolecte répondant au caractère singulier de la guerre. Du coup, il « met à jour de nouvelles puissances grammaticales ou syntaxiques. Il entraîne la langue hors de ses sillons coutumiers, il la fait *délirer*. » (G. Deleuze)

Il sera donc essentiellement question de lexique, de syntaxe (étymologiquement, l'art de disposer les troupes sur le champ de bataille), de rhétorique, d'images et de symboles : en un mot, de stratégie narrative. La prise en charge de l'*agôn* par la *lexis* – problème fondamental voire classique (terme au double sens opportun : *classis*, c'est la troupe ou l'armée) – nous conduira à examiner la spécificité du récit de guerre et la démarche paradoxale de l'écrivain, ce « pense-phrases » (R. Barthes), confronté à la gageure de rendre accessible au langage une expérience *a priori* infenable, qui risquait fort d'être à jamais condamnée à « l'aphasie du monstrueux » (J. Hervier).

Ce troisième colloque marquera donc une nouvelle étape fondamentale dans la réalisation de l'objectif que s'est assigné le VECT-*Mare Nostrum* : la réhabilitation d'une « pensée méridienne » (F. Cassano), capable de concevoir à la fois l'unité, la diversité et les conflictualités. Il est, en effet, plus que jamais nécessaire d'élaborer un mode de réflexion apte à penser non seulement la civilisation méditerranéenne sous ses aspects les plus aimables mais aussi le fonds originel de barbarie et d'inhumanité *sur* et *contre* lequel elle s'est érigée.

## ESCARMOUCHE

L'ORGANISATION d'un colloque répond toujours à un espoir et à une attente, mais – l'expérience le prouve –, il y a toujours un décalage entre les anticipations et la réalité. On s'attend à ce que certaines choses soient dites mais, en règle générale, on est souvent frustré car les colloques traitent rarement du thème annoncé sinon par accroc ; s'y manifestent en revanche diverses stratégies de contournement, de détournement voire, pour certains, de fuite, ce qui ne laisse pas d'intriguer.

Alors, comme on est jamais mieux servi que par soi-même, je prends la liberté de vous livrer ou plutôt de vous rappeler quelques réflexions en guise d'introduction afin établir le bien-fondé de ce colloque, d'en délimiter le champ d'application et d'en rappeler les enjeux.

Confessons tout d'abord, pour mieux répondre ensuite à l'objection, qu'à première vue, le sujet n'est pas nouveau : on ne compte plus les ouvrages, les essais et les colloques sur le thème de la guerre. J'ai moi-même organisé en mars 1991 à l'université de Montpellier un premier colloque international sur le thème de "*Les Écrivains américains face à la guerre de Sécession*"; plus près de nous, signalons publication à l'Université de Nantes de l'ouvrage *Paroles de femmes dans la guerre (1914-1918)*; de *Guerre et Identité* aux PU de Caen en 2001 ou encore d'*Imaginaires de guerre*, par l'Université de Louvain en 2003 ; un colloque international sur les *War sermons* est prévu les 17-19 novembre 2005 à l'université de Provence, faisant suite à celui qui s'est tenu les 25-27 novembre 2004 à l'université de Montpellier sur le thème de "*Religious writings and War in the British World*" ...

Pourtant, le présent colloque se distingue des autres en ce qu'il s'inscrit dans une série ayant pour thème la Méditerranée et, de ce point de vue, il relève d'une forme de nécessité : il s'agit de donner une autre image de la Méditerranée, « zone de tous les brassages certes, mais aussi de toutes les fractures, sans cesse déchirée, meurtrie, et toujours renaissante, hantée par la tentation du tragique<sup>1</sup> ». La Méditerranée et ses rivages ont été le théâtre de multiples conflits.

Deuxième particularité : ce colloque est aussi majoritairement le fait de "littéraires" et non d'historiens. Il s'inscrit, en effet, dans le cadre général des rapports qu'entretiennent guerre et littérature et qu'atteste l'existence d'un genre spécifique — la fiction de guerre, qu'il s'agisse de poésie ou du roman.

Dès l'origine, guerre et littérature ont eu partie liée : il existe entre ces deux phénomènes sociaux un lien primordial sinon constitutif : célébrer la geste des héros et le génie des grands capitaines, immortaliser leurs victoires et leur gloire furent la fonction et la raison d'être des grandes épopées dont la formule inaugurale et rituelle serait depuis Virgile : « *Arma virumque*

---

1. M. Le Bris in *Méditerranées, Anthologie présentée par M. Le Bris et J.-C. Izzi*, EJL, 1998, 7.

cano... ». Le poète est longtemps resté fidèle aux guerriers et ce n'est que lorsque l'épopée a cédé la place à la boucherie planifiée, c'est-à-dire quand la guerre s'est modernisée, désacralisée et déshumanisée que le romancier a pris la relève.

Cependant, avant d'affecter la littérature, la guerre a profondément marqué les hommes qui en furent les acteurs ou les témoins. Irruption du chaos, déchaînement de forces brutales, la guerre emporte, selon Freud, « *les couches d'alluvions déposées par la civilisation et ne laisse subsister en nous que l'homme primitif* » ; c'est « *une remise en question radicale de notre aptitude à la vie civilisée* ». En tant que « *dépense catastrophique de l'énergie excédante* », G. Bataille y a vu une manifestation et un avatar de la « *part maudite* » de leurs ressources que les sociétés destinent à la consommation violente. C'est là une nouvelle spécificité : j'ai souhaité rattacher la thématique du colloque à nos réflexions sur l'objet de notre Master *Erasmus Mundus*, c'est-à-dire le concept d'Hétérologie, définie comme « *science de ce qui est tout autre* », connaissance paradoxale de ce qui est hétérogène à toute connaissance. L'hétérologie vise à dire l'excès et à penser ce qui excède la possibilité de penser : la guerre, par nature, fait partie des phénomènes collectifs relevant de la « sphère hétérogène » :

Fêtes ou guerres [sont] ces moments privilégiés de la socialité au cours desquels l'excès physique et psychique permet d'expérimenter l'altérité ou la transcendance, écartées par les lois uniformisantes de la vie quotidienne<sup>2</sup>.

G. Bataille rappelle, à juste titre, que « *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de chaque blessure ouverte qui met l'existence humaine en jeu* » : en d'autres termes, l'homme ne vit pas seulement d'acquisitions mais aussi de dépenses.

En effet, l'activité humaine n'est pas entièrement réductible à des processus de production et de conservation ; la consommation y joue un rôle prépondérant selon deux modalités distinctes. La première vise à la conservation de la vie et à la continuation de l'activité productive ; la seconde part « est représentée par les dépenses dites improductives : le luxe, les deuils, les guerres, les cultes, les constructions de monuments somptuaires, les jeux, les spectacles, les arts, l'activité sexuelle perverse (c'est-à-dire détournée de la finalité génitale) représentent autant d'activités, qui, tout au moins dans les conditions primitives, ont leur fin en elle-mêmes<sup>3</sup> ».

C'est sur cet arrière-plan que prend forme notre problématique centrale : celle de la poétique du récit de guerre dont j'emprunte la formulation à Claude Pichois « *comment une guerre, c'est-à-dire la mort, les mutilations, l'injustice, peut-elle devenir littérature ? Comment le néant peut-il se faire vie ?*<sup>4</sup> ». En effet, il conviendra de se demander comment les écrivains ont affronté un phénomène qui implique une radicale transmutation de toutes les valeurs et fait pénétrer l'homme dans un autre univers psychologique et moral. Comment ont-ils vécu, perçu et ressenti une expérience les

---

2. J.-J. Wunenburger, *La Raison contradictoire*, Paris, Albin Michel, 1990, 232.

3. G. Bataille, *La Part maudite*, Paris, Éditions de Minuit, 1967, 27.

4. Cl. Pichois in B. Bennassar, *La Guerre d'Espagne et ses lendemains*, Paris, Perrin, 2004, 477.

confrontant à l'indicible, à l'inouï et à l'inhumain ? Problème essentiel qui intéresse au plus haut point la critique littéraire et que Julien Hervier, dans la préface à *La Comédie de Charleroi* de Drieu la Rochelle, a formulé en termes particulièrement clairs :

Il semble que devant la guerre, le roman moderne déclare forfait. Ou bien n'est-ce pas la guerre moderne qui se dérobe au roman ? À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle Tolstoï avait encore pu écrire *Guerre et Paix* ; mais déjà la première guerre moderne, la guerre de Sécession, n'avait rien engendré de puissant. Y a-t-il encore place pour le courage d'Achille dans les immenses abattoirs du XX<sup>e</sup> siècle ?

La question relève bien évidemment de l'ordre de la technique narrative : comment dire la guerre ? Comment faire accéder à l'expression une expérience qui s'enfonce « à la verticale dans des strates que l'on croyait livrées à l'aphasie du monstrueux ? ». Il est, en effet, « un degré de l'inhumain où le langage romanesque perd ses droits » (J. Hervier).

La question dès lors est de savoir comment les écrivains ont résolu les problèmes posés par la nature particulière de la guerre en tant que thème littéraire. C'est ce face-à-face : celui de l'écrivain aux prises avec ce que U. Eco appelle « l'orgie de l'ineffabilité<sup>5</sup> », en d'autres termes, un matériau par nature rebelle à toute expression, qui doit nous préoccuper et là, en revanche, je suis plutôt optimiste : sur ce point précis, je pense que le colloque tiendra ses promesses.

Nous constaterons très certainement que lorsque la guerre entre dans les livres, c'est par des voies inattendues et souvent paradoxales, non pas nécessairement celle du réalisme mais au contraire de la métaphore, de l'impressionnisme ou de l'ironie. À propos de cette dernière stratégie, permettez-moi de citer Paul Fussell, historien britannique de la 1<sup>ère</sup> Guerre mondiale, qui voit dans l'ironie un :

langage qui a émergé de la guerre parce que le langage d'avant guerre était incapable de dire l'expérience vécue des tranchées. Ceux qui ont écrit pendant et après la guerre ont donc subverti le langage pour l'adapter à de nouveaux usages [...]. La guerre a produit un langage qui est exactement au cœur des pratiques par lesquelles nous donnons sens à la violence collective, à ses absurdités, à ses cruautés et à ses énormités<sup>6</sup>.

Ainsi, « au Royaume-Uni, poètes et romanciers ont compté beaucoup plus que les historiens dans la mise en forme du champ discursif de la mémoire de la Grande Guerre » (*Ibid.*, 261).

Enfin, ultime originalité, capitale à mes yeux : ce colloque pourrait marquer une étape décisive dans l'accomplissement d'une ambition : la mise en œuvre de notre projet de reméditerranéisation, entendue au sens de construction ou réhabilitation d'une pensée méridienne, conforme à son objet, c'est-à-dire une Méditerranée dont la nature est, comme on l'a suggéré, essentiellement balkanique car « Elle est en somme un art consommé du désordre, du contraste et de la démesure, à l'instar du dieu béraclitéen<sup>7</sup> ».

---

5. U. Eco, *Sémiotique et philosophie du langage*, Paris, PUF, "Quadrige", 2001, 274.

6. A. Prost & J. Winter, *Penser la Grande Guerre*, Paris, Le Seuil, 2004, 249.

7. Th. Fabre (éd.), *La Méditerranée créatrice*, Paris, Éditions de l'Aube, 1994, 17.

Cette pensée méridienne doit donc nous permettre d'initier une réflexion féconde sur le paradoxe qu'illustre l'histoire de la Méditerranée guerrière, à savoir qu'une « *zone de non-civilisation est indispensable à l'existence de la civilisation, qu'elle est comme une ceinture qui aussi longtemps qu'elle ceint le corps de la société l'empêche de voler en éclats*<sup>8</sup> ». Je conclusais le texte de présentation du colloque en rappelant qu'il est nécessaire d'élaborer un mode de réflexion apte à penser non seulement la civilisation méditerranéenne sous ses aspects les plus aimables mais aussi le fonds originel de barbarie et d'inhumanité sur et contre lequel elle s'est érigée. Cet objectif est plus que jamais d'actualité...

Voilà sommairement résumés les *a-priori* et les enjeux de ce colloque ; il était nécessaire de vous rappeler en quels termes son thème a été conçu, ce qui – vous l'aurez compris – ne préjuge en rien de ceux dans lesquels il sera traité. Je vous cède donc la parole en vous remerciant de l'attention que vous avez portée à la mienne...

---

8. Kostas Papaioannou, *La Civilisation et l'art de la Grèce ancienne*, Paris, Mazenod, 1972, 86.